



ETIENNE BARILIER

Ecrivain

TRAIT LIBRE

Un jour divin

Voici ce qu'on pouvait lire l'autre jour dans notre presse quotidienne: selon l'ayatollah Ali Khamenei, «la présence de millions de personnes en Iran pour saluer le sang du commandant Soleimani est le signe qu'il s'agit d'un jour divin. Et le jour où les missiles des Gardiens de la révolution ont frappé la base américaine est aussi un jour divin».

Chaque fois que je me heurte à ce genre de déclaration, qualifiée par nos médias de «discours de fermeté» du «guide suprême iranien lors de son prêche à la prière du vendredi», je tombe dans un abîme. Je ne sais ce qui est le plus tristement ridicule, d'une telle proclamation qui sanctifie impunément la violence humaine, ou des Occidentaux qui relaient sans sourciller de telles énormités, sans jamais s'effarer non plus devant les mots «guide suprême», expression qui évoque une espèce de Führer en apothéose, planant dans les nuages des obus et des bombes.

Oui, je sais: nous autres Européens, nous avons eu notre Dieu des armées, qui a cautionné d'innombrables violences. Mais les choses ont tout de même un petit peu changé. Au fil des siècles, et non sans mal, nous avons quitté cette confusion des genres et démêlé la religion de l'exercice violent du pouvoir. Au Dieu qui verse le sang a succédé le Dieu qui saigne. Oui, cette évolution fut pénible et n'est pas achevée; mais du moins verrait-on mal aujourd'hui un pape qualifier de «jours divins» des jours de vengeance et d'imprécations. Et si de leur côté des politiciens (américains surtout) se drapent dans la religion, nous savons ce qu'ils font en réalité: ils l'utilisent à leur profit.

Or certains analystes nous assurent que les mollahs feraient la même chose: ils ne brandiraient leur Dieu que pour se donner une caution sacrée. Bref, ce seraient de rusés politiques déguisés en dévots. Voilà précisément ce qui nous trompe: nous croyons que tout est politique, même la religion. Chez les mollahs, tout est religieux, même la politique. Et ce n'est pas assez dire, car une telle description suppose encore que les deux réalités sont distinctes. Mais non, nous sommes en face d'un monde où la séparation du politique et du religieux n'existe pas et ne veut pas exister. Si bien que le pouvoir, sacralisé, résiste aux assauts de la liberté, et fait un blasphème de tout espoir d'autonomie.

Allons-nous l'oublier, nous qui saluons sans broncher la piété sanglante du «guide suprême», et qui qualifions naïvement de «discours de fermeté» son sinistre amalgame de la violence et de la transcendance? ■

Bref, ce seraient de rusés politiques déguisés en dévots.